

Il paraît qu'en naissant, l'enfant portait, bien apparente, une étoile sur le front. En d'autres temps, il serait devenu sage ; au XIX siècle, il se contenta d'être un érudit, d'un savoir quasiment universel. Il commença par être un petit prodige. Comme à Montaigne, on lui apprit à parler d'abord le latin, puis le vieux "françois". Dans ces conditions, ne faut-il pas s'étonner, outre mesure, de le voir, à l'âge où d'autres hésitent encore sur l'alphabet remporter des premiers prix dans les classes

Sa famille s'étant fixée à Paris, on trouve, en 1848, M. Léon de Rosny sur les barricades. Il a onze ans. L'année suivante, on lui met un métier en mains, et le voici apprenti relieur ; voire ouvrier typographe. Il s'en souviendra heureusement plus tard, quand il prêtera un précieux concours à l'Imprimerie Nationale, lors de l'édition de livres en chinois.

Cependant, il n'abandonne pas ses études. Il suit des cours de mathématiques et d'algèbre, aussi bien que des leçons d'histoire naturelle et de botanique. C'est à cette époque qu'Adrien de Jussieu, frappé de l'étonnante précocité de son élève, se prend pour lui d'amitié et lui donne libre accès du Muséum.

Un de ses maîtres lui ayant un jour incidemment parlé de la Chine, voilà Léon de Rosny enthousiasmé. Sa vocation est décidée. Il sera orientaliste. Il ne quitte plus l'école des langues orientales. Il apprend, indistinctement, le chinois antique, l'arabe vulgaire, l'arménien, le javanais, voire l'archéologie égyptienne. C'était trop s'approprier. Quelqu'un le fit comprendre au jeune homme, qui s'en tint, un moment, à l'étude du chinois. Pareille entreprise aurait pu suffire à tout autre. M. Léon de Rosny pensa préférable d'y adjoindre le japonais. Un évêque-missionnaire, lui donna quelques leçons ; pour le reste, selon sa méthode constante, M. de Rosny agit seul. Bientôt, il intéressait à ses travaux, les deux uniques européens, initiés à l'yanatologie.

Il faut vivre, pourtant ! Le savant s'improvise journaliste. Il collabore à LA PRESSE, au TEMPS, à L'ECHO DE PARIS; dirige même, pendant plusieurs mois, un journal en province. De retour dans la capitale, M. de Rosny fait paraître son INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA LANGUE JAPONAISE, qui est une véritable grammaire, et la première du genre publiée en Europe. Ou est en 1856. Une mission nipponne arrive à Paris ; le ministre des affaires étrangères propose à notre érudit de 19 ans, de servir d'interprète. Il met si bien à profit cette heureuse circonstance, qu'il se voit délégué en Russie, à la suite des ambassadeurs. Quelques années plus tard, le ministre de l'agriculture lui confie le soin de traduire un mémoire japonais, sur la culture du mûrier. Peu après, M. Léon de Rosny est chargé d'un cours libre de japonais, à l'école des Langues Orientales et, en 1868, une chaire est définitivement créée, qu'il va occuper pendant près d'un demi-siècle. C'est à l'initiative du nouveau professeur, que remonte une innovation pratique dans l'étude des langues asiatiques : la création des postes de répétiteurs indigènes.

Dès lors, M. Léon de Rosny s'adonne passionnément aux travaux de sinologie. Il traduit du japonais des poésies anciennes et modernes, des ouvrages philosophiques, des livres sacrés. Il édite une anthologie japonaise.